

LA LIBERTÉ CHRÉTIENNE DANS L'ESPACE PUBLIQUE FRANÇAIS.

 **Christophe Boureux**
*Faculté de Théologie de
l'Institut Catholique*

Pour le chrétien français d'aujourd'hui le mot «liberté» est écrit à trois endroits: dans notre cœur et notre conscience comme un désir de respirer et de s'affirmer soi-même dans un espace élargi, dans le livre saint qu'est l'Évangile comme une promesse: «la vérité fera de vous des hommes libres» (Jn 8, 32), et enfin sur les édifices publics comme la maxime de la France «Liberté, égalité, fraternité».

Le même mot placé à ces trois endroits représente un programme d'action et de réflexion. Il s'agit pour chaque personne d'articuler les trois contextes où le mot liberté est inscrit: le contexte personnel de la vie intime produite par une histoire conditionnée par un héritage familial, une psychologie singulière, le contexte religieux dans lequel la personne a grandi et qu'elle assume personnellement en exprimant son appartenance religieuse, le contexte social, politique et culturel qui conditionne la façon de vivre le présent et de se projeter dans l'avenir.

Il n'y a pas de liberté à l'état pur, mais toujours celle d'un homme conditionné. Toute tentative de construction d'une théorie abstraite de la liberté est vaine, car la liberté a toujours un sens précis pour une personne qui se trouve dans une situation psychologique, religieuse et socioculturelle donnée. Le mot liberté recouvre donc toujours un débat ou un dialogue de l'homme avec lui-même et avec autrui, de telle sorte qu'il puisse porter un jugement sur les choses et les situations, agir avec



responsabilité en respectant ce qui est vrai et juste.

La liberté humaine n'est pas une vérité éternelle, c'est au contraire une vérité temporelle que chacun poursuit avec d'autres sans jamais être sûr de l'avoir jamais atteinte, car elle peut sans cesse être remise en question. On ne peut jamais se reposer dans la liberté sans perdre la liberté. La liberté n'est pas autre chose que le dénominateur commun des actes libres que chacun trouve la force de poser. Si l'enfant et l'adolescent découvrent d'abord une liberté qui vise à s'opposer à l'ordre établi reçu par l'éducation que représentent pour lui ses parents et la société qu'il n'a pas choisis, la véritable liberté de l'adulte n'est plus une liberté contre mais une liberté pour ou une liberté avec ses propres conditionnements.

Ainsi, pour chaque homme et chaque société, rechercher la liberté c'est faire la vérité sur ses propres conditionnements, apprendre à les reconnaître pour mieux les maîtriser. Dans le cadre de la réflexion de ce colloque sur les libertés générales et publiques, nous voudrions mettre ici en évidence trois conditionnements majeurs qui influent sur l'exercice chrétien de la liberté dans la France d'aujourd'hui: l'individualisme, le consumérisme de la société du marché, et la culture de l'immédiateté véhiculée par le journalisme. Pour le chrétien français contemporain ce sont trois formes de pressions qui interrogent sa pratique croyante et avec lesquelles il doit négocier.

1. La liberté au sein de l'individualisme.

La société française est marquée en profondeur par un ethos individualiste. Que faut-il entendre par-là ? A la fois produit par le christianisme et conduisant à sa dissolution comme mode



d'appartenance religieuse, l'individualisme entretient un rapport paradoxal au christianisme que la sociologue Danièle Hervieu-Léger exprime ainsi: «Tout le paradoxe de la modernité religieuse tient dans le fait que l'extrême fluidification du croire, qui témoigne de l'émancipation des individus par rapport à la tutelle des grandes institutions du sens, ne permet pas toujours d'assurer les «minima de certitude» dont ceux-ci ont besoin en même temps pour constituer leur identité personnelle de croyants sommés d'assumer leur autonomie dans tous les domaines...

L'individualisation, qui dissout les identités culturelles héritées et met en question les croyances obligatoires prescrites d'en haut, peut produire ainsi, comme son envers, la constitution, l'activation et même l'invention de petites identités communautaires, compactes, substantielles et compensatrices.

Le christianisme a historiquement produit des églises qui, comme «grandes institutions du sens» ont permis d'encadrer le croire dans un tissu social en proposant «d'en haut» des normes du comportement et des vérités obligées.

Mais au sein même de cette constitution d'une société de part en part chrétienne, le mouvement d'accès à l'autonomie et à l'individualisation qui caractérise le christianisme pendant toute la période de naissance et d'affirmation de la modernité, a dissous le sentiment d'appartenance à un corps social représenté par le christianisme comme religion. Le christianisme a ainsi produit une religion de la sortie de la religion selon la thèse célèbre de Marcel Gauchet.

Le christianisme—particulièrement sous sa forme protestante comme l'avait montré Ernst Troeltsch a engendré l'individualisme qui dans notre surmodernité se retourne contre



lui.

Par conséquent, on serait tenter d'affirmer que le christianisme ne saurait survivre dans l'individualisme moderne. Le christianisme fut une religion qui apportait une révélation dont l'autorité transcendante soutenait les commandements moraux et cautionnait ainsi l'ordre social. Sous le coup de l'individualisme les citoyens démocratiques butinent à des héritages religieux disparates et se forment eux-mêmes leur propre religion sans souci d'appartenir à un ensemble unifié et coordonné par une autre instance qu'eux-mêmes.

Les individus autonomes circulent dans des croyances flottantes où l'autorité de la Bible n'est plus celle de la parole de Dieu, et où la tradition chrétienne n'est plus qu'un héritage culturel qui a marqué les siècles précédents. On peut par conséquent considérer le christianisme comme un réservoir de symboles et de doctrines mis à la disposition des individus sur le grand marché du sens, à côté du judaïsme, de l'islam et du bouddhisme. A la suite du progrès historique de la conscience occidentale, ce qui dans la religion valait comme objectif est reconnu comme subjectif : un Dieu, une révélation ne sont que ce qu'ils sont pour moi, dit l'individu. Le christianisme ne vaut que dans la mesure où il a permis à l'homme de se constituer lui-même comme sujet pleinement autonome.

Les Droits de l'homme ont remplacé le Décalogue, ce qui a conduit l'homme à se considérer comme un Dieu et à considérer Dieu comme étant l'individu humain. Comme l'affirmait le philosophe allemand Ludwig Feuerbach au XIXe siècle «l'histoire du christianisme n'a pas eu d'autre tâche que de dévoiler ce mystère—réaliser et reconnaître la théologie comme anthropologie...L'essence de la foi, l'essence de Dieu n'est rien



d'autre que l'essence humaine posée et représentée extérieurement à l'homme. Réduire l'essence extra-humaine, surnaturelle et antirationnelle de Dieu à l'essence naturelle, immanente et innée de l'homme c'est se libérer du protestantisme et du christianisme en général, de sa contradiction fondamentale, c'est le réduire à sa vérité résultat nécessaire, irréfutable, irréfutable et irrépessible du christianisme».

Le constat sociologique de la dissolution des appartenances ecclésiales dans la société dominée par l'individualisme conduit ainsi à une résurgence de la position de Feuerbach. L'homme contemporain ne trouve son salut qu'en lui-même, il est à lui-même son Dieu. Après la fin de la grande idéologie collective que fut le marxisme—véritable église proposant travers ses dogmes et sa discipline un véritable encadrement social de l'ensemble de la vie humaine—l'individu contemporain vit dans le cadre d'une différenciation sociale croissante qui atomise toutes les appartenances.

L'individu existe dans de multiples appartenances (religieuse, associative, politique, culturelle, familiale) en réseau. Ces réseaux, le plus souvent étanches les uns aux autres, sont connectés par l'individu qui n'est que le support provisoire de leur maillage social. L'individualisme produit une homogénéisation des croyances sous le coup des modes du «prêt-à-croire» diffusées par les grands médias relayant la mondialisation des échanges marchands.

Car tous les individus à un moment donné puisent aux même fonds culturels, et ils ne font que réorganiser à leur propre compte ce que le grand marché du symbolique met à leur disposition. Face à l'incertitude et à la labilité des croyances, les individus s'inventent ou «bricolent» leur propre système de



croissance, le plus souvent dans de petits groupes chaleureux où la proximité et l'affinité de ses membres l'emportent sur le souci d'institutionnalisation.

Dans ce cadre sociologique comment continuer à affirmer la liberté d'exister du christianisme comme corps social permettant une appartenance religieuse explicite? Peut-on considérer sans appel que le christianisme est condamné par les indices patents que relèvent les sociologues et essayistes en terme de désaffiliation, désinstitutionnalisation, baisse des pratiques collectives? Rien n'autorise vraiment à estimer que la proposition chrétienne de salut dans le cadre d'une société dominée par l'individualisme a perdu de sa pertinence et que la seule analyse possible soit d'en rendre compte dans le registre de la perte ou de la dévaluation par rapport à une situation qui servirait d'étalon. Jean-Marie Donégani écrit en ce sens à propos du document Proposer la foi dans la société actuelle.

Lettre aux catholiques de France des évêques français: «Les évêques peuvent voir dans ce nouvel individualisme non les traits désespérés d'une société défaite par la généralisation du narcissisme mais un appel à inscrire la proposition du message chrétien sous le signe de la liberté de choisir. La pastorale de la proposition doit ainsi s'entendre comme la traduction dans l'ordre de la transmission de la foi du passage d'un monde où l'Eglise faisait corps avec la société et où le sujet croyant était inscrit d'emblée dans un héritage institutionnel, à un autre où l'individu, dépris de toute appartenance naturelle, doit se déterminer face à des foyers de sens et construire par lui-même la cohérence de sa vie.

C'est bien ce nouvel individualisme qui engage à vouloir et soutenir ce qu'il suffisait naguère d'entretenir» Il s'ensuit que



l'on peut aussi considérer l'individualisme comme un défi positif pour le christianisme.

Il oblige le croyant à choisir véritablement d'être chrétien dans une société où cela n'est plus évident. L'exigence d'autonomie qui pèse sur les individus les pousse à exercer leur liberté dans leur adhésion au christianisme. On assiste ainsi en France de manière massive au passage vers le pluralisme religieux.

Le christianisme bien qu'inscrit de manière profonde dans le paysage culturel devient une religion qui ne se transmet plus par l'organisation globale de la société mais devient de plus en plus un choix de vie qui s'affirme par la liberté des individus et par la contrainte sociale de l'autonomie. L'individualisme est bien un conditionnement de la liberté dans la mesure où le citoyen français n'a aucun moyen de sortir de l'atomisation sociale qu'il induit.

La tâche du chrétien est de montrer que l'individualisme peut être une occasion pour chacun de devenir lucide sur ses appartenances familiales, professionnelles, religieuses en les choisissant délibérément.

2. La liberté au sein de la société de consommation.

Le deuxième conditionnement majeur qui pèse sur la liberté du chrétien français d'aujourd'hui est la société de consommation. C'est une culture fondamentalement matérialiste qui réduit tout en des choses que l'on peut acheter et vendre, même les personnes humaines. Apparue dans les années soixante elle est devenue hégémonique et a pris la forme de la globalisation ou mondialisation.

La commission épiscopale française Justice et paix la définit



ainsi: «La mondialisation résulte de l'extension au monde entier de l'économie de marché et de la logique des entreprises dans le cadre de la révolution informatique qu'elle accompagne; elle est à la fois le moyen et le résultat du leadership américain... Tout tend alors à se juger à l'aune du profit possible, les nations comme les hommes.

Un «bon» pays sera celui où le profit est facile et rapide, un «bon» Etat sera celui qui assure la stabilité de sa monnaie, l'ordre social, et qui investit dans la formation et les équipements, une «bonne» main-d'œuvre sera celle qui travaille beaucoup, qui est très qualifiée et peu revendicative sur les salaires... Cette logique, poussée à l'extrême, ne peut que renforcer partout les forts et affaiblir les faibles. Elle augmente les écarts sociaux».

Quelle liberté le chrétien conserve-t-il devant ce modèle économique unique? Comment préserver la capacité de chaque homme à se développer et à assumer librement son épanouissement devant ce nouveau totalitarisme du profit qui s'exprime dans le libéralisme économique? Comment surtout permettre aux plus démunis socialement et culturellement de ne pas être écrasés par le chômage, la disqualification professionnelle qui entraîne l'exclusion et une grande précarité? Face à ces questions qui sont devenues universelles dans le monde.

L'Eglise catholique par la voix de ses plus hauts dirigeants a rappelé l'option privilégiée de Dieu pour les pauvres, les humbles les petits. Comme le disait le grand prédicateur dominicain Lacordaire au XIXe siècle, dans le rapport du faible au fort c'est la liberté qui opprime et le droit qui libère. Il y a en effet une liberté qui supprime la liberté quand elle se fait libéralisme économique incontrôlé. Le primat du profit et de



l'économie sur toutes les autres dimensions de la culture humaine (la religion, l'art, les langues, les coutumes ancestrales) entraîne un phénomène d'érosion des sociétés.

En favorisant un unique modèle de société basée sur la consommation selon le principe de l'offre et de la demande, la mondialisation a un effet pervers de déstructuration des modèles familiaux, civils et culturels locaux.

Nous assistons à une homogénéisation planétaire des modes de vie par le biais des moyens de communication. Cette influence insidieuse s'exerce particulièrement sur les jeunes qui y sont les plus vulnérables. Ce conditionnement devient alors une véritable détermination absolue qui fait croire que le bonheur n'existe qu'en devenant un bon consommateur.

La société du marché représente en France aujourd'hui une véritable idéologie qui fonctionne presque comme une quasi-religion. Les supermarchés en sont devenus les «lieux saints».

La télévision joue un rôle fondamental d'imprégnation de cette culture consumériste à travers la publicité et la diffusion d'un style de vie basée sur la consommation, à travers les feuilletons et les films américains. Le piège qui est tendu est celui de la (fausse) liberté de choisir les produits mis à la disposition des consommateurs sur les étales des marchands. Les individus ont apparemment la liberté de choisir des produits, des choses, alors qu'ils n'ont plus le choix de leur style de vie : ils sont esclaves du marché qui décide pour eux.

Face à cet emballement des moyens de productions une réaction s'amorce en France devant les dangers évidents qui se profilent. C'est notamment le souci écologique qui sert d'avertisseur. Les grandes catastrophes écologiques que la



France a connues récemment ont attiré de manière douloureuse l'attention de l'opinion sur les risques de l'industrialisation à outrance: Tchernobyl, la marée noire de l'Erika, le problème des déchets nucléaires, le réchauffement de la planète.

Les Français ne sont évidemment pas prêts à renoncer aux bienfaits de leur richesse collective. Mais on voit de plus en plus apparaître dans le discours public ce que l'on appelle le principe de précaution. Face au clonage humain, aux modifications génétiques des aliments, à l'exploitation des ressources naturelles, se profile l'idée que l'homme ne peut pas tout faire. L'opinion publique est devenue massivement incroyante. Elle n'admet plus que Dieu puisse limiter l'action humaine.

Par contre, elle est en train de redécouvrir une altérité, un autre de l'homme à travers la nature, les animaux, l'environnement. Le christianisme comme religion de l'homme créature à qui la nature a été confiée sans qu'il en soit maître et possesseur, peut contribuer à développer ce respect de l'environnement et à travers lui au respect des autres. Le grand mythe allemand du savant Faust est le modèle du savant scientifique opposé à ce respect de l'homme et de la nature. En vendant son âme au diable, Faust, dit le mythe, aurait acquis une connaissance supérieure et une maîtrise absolue sur le monde.

Le christianisme comme d'autres religions, enseigne au contraire la sobriété. La sobriété avant d'être une privation de certains aliments est d'abord une manière de savoir rester maître de soi en acceptant de ne pas être maître de tout. «Soyez sobres et vigilants. Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer. Résistez-lui fermes dans la foi» dit un texte du Nouveau Testament (1 Pi 5,8). La sobriété signifie qu'il faut demeurer libre devant ses propres appétits de



consommation, de domination.

C'est un grand défi pour le christianisme en France de pouvoir transmettre ce riche enseignement de la sobriété dans une culture de la consommation qui considère au contraire que plus on a de biens, de choses, de puissance, plus on a de chance d'être heureux. La sobriété pour soi est en effet la voie qui conduit au partage. La fascination que la France comme les autres pays riches exercent sur les pays les plus pauvres de la planète est dangereuse.

Il est de plus en plus clair qu'au niveau mondial la richesse de quelques pays est un frein à l'accession des populations pauvres à la libre autodétermination. En appelant en l'an 2000 à la remise de la dette, le pape Jean Paul II avait ouvert la voie à une autre façon de réguler les relations entre les pays du monde.

La voie du partage est celle de la liberté puisque la liberté de chacun s'achève là où celle des autres commence. Il ne s'agit pas pour nos sociétés d'être contre les bienfaits de la consommation et de l'industrialisation mais d'imaginer sans cesse comment en partager les fruits. Comme théologien chrétien, je suis persuadé qu'il n'y a pas de liberté possible sans une éthique du partage. Le drame de la conception de la liberté héritée des Lumières est de l'avoir conçue comme un développement de l'avoir, du pouvoir et du savoir en ayant gommé sa dimension de don et de partage. La liberté a été comprise comme une conquête pour soi, alors qu'elle doit être saisie comme un don pour autrui. Pour le chrétien, travailler à l'avènement de la liberté, c'est d'abord permettre aux autres d'y accéder.

3. La liberté au sein de la société médiatique.

Le troisième conditionnement de la liberté chrétienne dans



la France d'aujourd'hui est celui de la culture de l'immédiateté. Cette culture est principalement véhiculée par l'emprise des médias modernes. Ceux-ci posent à la vie politique et quotidienne des problèmes spécifiques par rapports aux périodes antérieures en imposant leur rythme à notre existence. Ils mettent en cause le rapport ordinaire à la durée en annulant sans arrêt une nouvelle par la suivante. Installés dans une position de spectateurs, et dans une course à l'information, les journalistes, au lieu de compter avec le temps comme la plupart des actions l'exigent, semblent travailler à annuler le temps, à réduire systématiquement toute durée.

Ainsi la tendance propre à tout observateur est de vouloir juger des résultats et de toujours tenter d'anticiper la fin. En lisant les journaux, en écoutant la radio ou en regardant la télévision, nous sommes pris dans un maelström de l'urgence.

Nous avons l'impression que les événements arrivent de plus en plus vite et se succèdent à un rythme effréné sans que rien ne puisse les arrêter. C'est, comme l'indique le titre d'un livre de Zaki Laïdi «le sacre du présent».

La culture journalistique induit un rapport aux autres et aux choses sans mémoire, sans temporalité longue. Nous sommes apparemment emportés dans une temporalité à toute vitesse. En tout domaine, nous n'avons jamais été aussi vite: rapidité à se déplacer (avion, TGV, autoroute, fusée), rapidité à communiquer et à être informé (téléphone, radiotélévision, internet), rapidité à changer de travail et de conditions sociales, rapidité à se soigner et à guérir, rapidité à faire la guerre (Malouines, Guerre du Golfe, Bosnie), rapidité à produire des biens et à les consommer, rapidité à se mobiliser pour des causes humanitaires.



Aujourd'hui, vivre, c'est se confronter rapidement à un réel rapide cautionné par la culture médiatique.

L'opinion publique est conditionnée par l'idée que quelque chose est vrai, que ça s'est réellement passé si un journaliste était présent et qu'il en a rendu compte avec l'objectivité dont on le gratifie d'emblée. Ils «couvrent l'événement» et ils parlent au nom des faits. Ainsi ils font croire ce qu'ils donnent à voir. Mais la logique journalistique oblige à donner chaque jour de nouvelles choses à voir, à construire un réel toujours différent pour ne pas lasser le spectateur.

La culture médiatique est une culture de la représentation. Elle postule un réel déjà-là qu'il suffit de sortir de sa cachette, de faire voir, de re-présenter, c'est-à-dire de la présenter à nouveau en supposant qu'il était caché, inconnu, oublié. Le journaliste se considère comme celui qui met au jour ce qui est dissimulé. Sa réflexion est à entendre au sens optique du terme : montrer à travers un objectif photographique. Car pour lui il n'y a pas d'écart entre les mots et les choses : ce que l'on voit, ce que l'on dit c'est ce qui est.

Ainsi la société médiatique a l'ambition de construire la réalité à partir de ce qu'elle donne à voir. Etre, c'est être vu, c'est se manifester, prendre la parole publiquement. On peut en ce sens parler d'une hégémonie du narcissisme culturel. Pour beaucoup de gens dans cette logique, passer à la télévision, avoir sa photographie ou être mentionné dans les journaux est un aboutissement, une certitude d'exister socialement.

Tout cela est entrepris au nom de la liberté d'expression et d'information. L'hégémonie des grands groupes de presse tend ainsi à court-circuiter les autres médiations sociales : l'école et



l'université, les solidarités religieuses et culturelles, syndicales et politiques. L'une des questions les plus difficiles dans la société française est actuellement la place de l'école et de l'instruction. Comment conserver son rôle de transmetteur à l'éducation qui assure le lien entre les générations, face à l'emprise des flots d'informations déversés sur la jeunesse par les médias ? Comment former des citoyens responsables libres et égaux à partir des jeunes soumis au matraquage permanent des médias ?

Il ne s'agit pas d'affirmer une liberté contre la société médiatique mais avec elle. La société médiatique exerce une pression sociale telle qu'elle fonctionne comme une idéologie : il n'y a rien sans elle, elle remplit tout l'espace social. Elle n'offre aucune place à une véritable altérité. Car la culture médiatique réduit tout à elle : c'est une culture de la mêmété, de l'identité, du conformisme. Le christianisme, comme les autres religions qui affirment une transcendance absolue, est touché de plein fouet par la culture médiatique qui est une culture de l'immédiateté.

C'est pourquoi, il lui apparaît opportun d'ajouter un onzième commandement au décalogue : « Tu ne seras pas spectateur » C'est-à-dire tu ne seras pas voyeur, mais tu n'accepteras une information qu'en étant en situation de responsabilité, de solidarité avec les choses et les personnes concernées.

La liberté d'information et d'expression ne consiste pas à laisser croire que toute vérité est bonne à dire, à tout moment, à tous. La vérité rend libre, pour autant que l'on soit capable de s'engager à faire la vérité, c'est-à-dire à construire un lien, une solidarité entre les personnes concernées par elle. Or tout le monde n'est pas capable à tout moment en toute circonstance d'établir une relation entre les choses et les personnes.



Créer des liens, relier—et c’est l’un des sens du mot religion—suppose une éducation, exige d’être entrer dans une mémoire et une sagesse héritée de l’expérience du passé. Créer du lien social contre l’éphémère de la société médiatique est une des taches des religions. Le christianisme entend résister à la culture de l’immédiateté en montrant que les informations médiatiques doivent être un point de départ pour apprendre à connaître le réel et les autres, mais jamais un point d’arrivée.

Le christianisme au sein des autres religions peut être un apprentissage de la mémoire collective. La mémoire est un patrimoine qui nous aide à organiser et structurer les informations que nous recevons dans l’instant. Demeurer libre face et avec la société médiatique, c’est faire mémoire des biens futurs.

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

﴿وَكَذَلِكَ جَعَلْنَاكُمْ أُمَّةً وَسَطًا لِتَكُونُوا شُهَدَاءَ عَلَى النَّاسِ

وَيَكُونَ الرَّسُولُ عَلَيْكُمْ شَهِيدًا﴾

"سورة البقرة، الآية 143"